

Rencontre avec Lucien BESNARD, Juste parmi les Nations, le 10 mai 2014

Je suis né en 1923, et j'ai vécu sur la commune de PEZOU, ça s'appelait les Hautes Fontaines. Je n'ai pas connu mon père biologique, c'est pour ça que mon nom est Lucien VAILLANT, mais que j'ai gardé le nom de Lucien BESNARD.

Il faut dire que ma vie a été conditionnée par une enfance pauvre, et mes liens avec la famille ZAIMAN. Vous devez imaginer une vieille mesure, avec une seule pièce, sans eau ni électricité, l'école à 5km, à pied.

Chaque vacances, ma grand mère était agréée pour recevoir des enfants. Des parisiens venaient (les ZAIMAN), trois frères et de là une amitié avec Léon, l'aîné.

Fin juin 1942, la grand-mère me dit : « Lucien, il faut que tu ailles chercher les jeunes ZAIMAN ».

C'était à Paris rue Lever dans le 20^e, au métro Pyrénées. Je suis parti les chercher, toute la famille était dispersée. Léon, qui est né à Varsovie en 1922, mon ami principal, était parti avec le père, puis ils ont été arrêtés. Il y avait Simon, Albert et Suzanne. Vichy adhérait à la politique nazie.

C'est moi qui ai décousu les étoiles jaunes (elles étaient obligatoires à partir de 6 ans). Je suis parti très tôt à la gare d'Austerlitz avec mes trois mômes. La police était active, dans le métro, dans la rue ; à la gare d'Austerlitz j'avais 50% de risque, j'étais parti très tôt, à 7heures et demie, j'ai eu de la chance.

On a débarqué à PEZOU, et on est monté aux Hautes Fontaines à pied. Dans mon esprit, j'ai seulement sauvé des camarades, sans tenir compte de la politique, je ne me suis pas posé de question. Je savais par courrier pour la situation des juifs.

A l'arrivée, ça a été très compliqué : dans une seule pièce, il y avait le grand père, la grand-mère, l'arrière grand-mère, une tante handicapée, et il a fallu y ajouter 5 personnes. C'est une grosse histoire : en 1942, la grand-mère, la « mère Vaillant », avait eu un contact avec le réseau Amelot, et on avait récupéré 2 enfants MANDELCWEG.

Moi, j'étais parti dans la nature pour travailler. Pour faire manger tout le monde, il n'y avait pas assez de tickets. On faisait avec le jardin du grand père, les œufs des poules, les lapins, et un peu d'argent que je gagnais.

Oui, il fallait se méfier des voisins. Dans le hameau, il y avait 3 petites fermes, 4 à 5 voisins, des gens très simples. Moi je travaillais. J'ai eu une scolarité de 1929 à 1936, et en 1937 : au boulot, à Vendôme, aux Etablissements Magnès. Dès la fin 1942, le STO voulait me récupérer.

Quand je suis revenu à Paris, il n'y avait plus personne. On avait déjà des informations par courrier sur les problèmes des juifs. Il ne faut pas croire que c'était la Milice. La milice, c'était en 1943. En 1942, ça a été juste à temps ; la rafle du Veld'Hiv c'était le 16 juillet 1942. Tous les copains de mes amis ont disparu.

Je suis parti à Paris les mains dans les poches, sans papiers ni rien dans les poches, sans imaginer que la vie était changée. Sans penser qu'il puisse y avoir des contrôles. Seul, pourquoi pas, mais à 18 ans avec 3 enfants, c'était le camp de concentration, on savait. (Beaune la Rolande, Pithiviers, Drancy)

Les 3 ZAIMAN ont pu aller à l'école, jusqu'à ce que l'instituteur dise que c'était trop dangereux. Les voisins nous ont mis en garde, c'était dangereux. Il y avait d'autres enfants dans d'autres familles au PEZOU. Ils ont tous été sauvés. Les enfants ont gardé le souvenir de ce temps comme heureux. La grand-mère faisait face, je ne sais pas comment.

Je ne peux pas expliquer le climat de l'époque, la suspicion, un climat détestable, on ne savait pas en qui on pouvait avoir confiance, les gens pouvaient dénoncer pour avoir un petit avantage, non je ne peux pas expliquer.

J'ai su après ce que Léon, mon ami, a subi, je suis allé le voir à Paris. Son père est mort à MAJDANEK. Lui s'est évadé du camp de Sept Fonds, il a rejoint les FFI, sous le nom de Lucien Vaillant, c'est-à-dire mon nom.

J'ai passé dans la première armée le 8 mai 1945, j'étais en Forêt noire. A Paris, les gens dansaient, et moi, mes copains venaient de mourir à côté de moi. Vous connaissez le dicton : « ce n'est pas celui qui mange l'avoine qui le gagne ».

Le hasard a voulu que j'habite pendant 5 ans dans les tours de la Cité de la Muette à Drancy, j'étais dans la Gendarmerie. Après la libération, ce camp a servi à mettre des collaborateurs.

J'ai eu un froid avec Léon. Léon n'a jamais admis que je rentre dans la Gendarmerie. Or, la gendarmerie m'a permis d'échapper au STO. En décembre 1943, j'avais 20 ans, j'étais recherché par le STO. Le commandant de brigade de Pezou débarque : « Lucien, veux tu être gendarme ? Non, tu ne réfléchis pas,... tout de suite ! » J'avais essayé l'Angleterre, etc..., j'ai dit oui. « Demain tu rejoins l'hôtel CADOUX ». Il m'a sauvé la vie, c'était conscient de sa part.

Il a fallu faire des papiers, une dictée, les 4 opérations, et j'étais élève gendarme, je suis parti en zone libre, à Romans, puis à Brive la Gaillarde. Le 10 juin 1944, j'ai vu passer la « Das Reich » (*nota* : *Division SS*) qui partait vers Oradour. Les gendarmes obéissaient aux ordres. La situation était interprétable : à titre individuel, les uns basculaient d'un côté ou de l'autre.

J'ai pensé à être volontaire pour partir vers l'Allemagne avec la 1^{ère} Armée. Le 8 novembre 1944, j'ai eu le statut de gendarme à Fontainebleau. Je suis rentré dans la 1^{ère} Armée en avril 1945, et je suis revenu en 1948.

A cette époque, impossible de savoir à qui on peut faire confiance. Les enfants sont repartis fin 1944, c'est leur famille qui est venue les chercher.

La rafle, c'est un mécanisme qui conduit tout un continent vers les camps de concentration.

Ce qui me gêne, c'est que tout n'a pas été imposé par les nazis.

Léon était plus malin que moi. Il m'a sauvé la mise, une fois : la fermière a offert un mauvais vin, et c'est Léon qui m'a obligé à trinquer avec les soldats occupants, il était plus mûr que moi. A leur contact (les ZAIDMAN), j'ai beaucoup appris. Je ne savais pas ce que c'était qu'un juif.

J'ai une anecdote, c'est Charles qui dit un jour : « ici, c'est dégueulasse, on mange tout dans la même assiette ». A la cérémonie du 7 décembre (*nota* : 2013, *inauguration de la Place Lucien Besnard, Juste parmi les nations, à Villedômer*), je les ai tous reçus à la maison, et j'ai respecté le rituel.

Question : « Comment devient-on un Juste ? »

Alors, moi, j'ai rien fait. Pendant 50 ans, je n'ai rien dit. Albert a débarqué à la maison, et la femme d'Albert a dit : « on fait un dossier ». J'étais consentant parce que je pensais que ça concernait mes grands parents.

C'était émouvant. Mais ça me fait ni chaud ni froid. Ça s'est bien passé, grâce à Dieu. Voilà, et puis c'est tout.

La femme d'Albert a perdu tous les siens

J'ai assisté à la destruction du château de la Godinière, qui hébergeait des Arméniens.

On était à un point de pauvreté : pour assister à une cérémonie, on avait droit à un quart de pain. Mes parents m'envoyaient faire à pied 5 km aller et 5 km retour pour un quart de pain.

Mais moi, je travaillais déjà, dur, mais j'avais un salaire. Je faisais sonner les sous dans ma poche, pour sentir que j'étais riche. Toujours disponible pour des heures sup'. J'étais le seul à pouvoir le faire, aller chercher les enfants.

On vivait au jour le jour, chacun dans son petit coin. Il n'y avait pas de radio, pas de journaux. Mes grands parents étaient illettrés. La radio, je l'ai écoutée en pension à Blois, c'était radio Londres.

Il m'était arrivé d'aller à Paris en vélo avec un voisin, pendant la guerre. On savait qu'il y avait des rafles. Je suis allé chercher les gosses fin juin 1942, juste avant le Vel d'Hiv (16 et 17 juillet 1942). Albert n'a pas retrouvé ses petits copains.

La gendarmerie : les officiers étaient conditionnés à obéir à Vichy, les anciens aussi. Mais moi, j'étais avec des jeunes de mon âge, et on parlait.

A cette époque, j'étais une éponge, je « pompais », j'apprenais. J'étais un besogneux, et j'ai réussi, j'ai terminé adjudant chef.

J'ai donné une éducation à mes enfants et je les ai largués avec tout ce qu'il fallait.